HAL
open science

La royauté sous Alphonse VIII de Castille

Adeline Rucquoi

To cite this version:

Adeline Rucquoi. La royauté sous Alphonse VIII de Castille. Cahiers de linguistique hispanique médiévale, 2000, 23, pp.215-241. halshs-00532996

HAL Id: halshs-00532996

https://shs.hal.science/halshs-00532996

Submitted on 4 Nov 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cahiers de Linguistique Hispanique Médiévale, 23 (2000), pp. 215-241

La royauté sous Alphonse VIII de Castille

Adeline Rucquoi
C.N.R.S., Paris

Les chroniques castillanes écrites au cours de la première moitié du XIIIe siècle, peut-être pour servir à l'illustration de l'infant Alphonse, futur Alphonse X, font unanimement l'éloge de son arrière-grand-père, Alphonse VIII. L'auteur de la *Crónica Latina de los Reyes de Castilla*, relate ainsi la mort de ce roi en disant de lui qu'il fut *flos regni, decus mundi, omni morum probitate conspicuus, iustus, prudens, strenuus, largus* et que *ex nulla parte maculam in gloria sua posuit*[1]. Dans son *Chronicon mundi* écrit vers 1236, Lucas de Tuy, bien que favorable au souverain de León, appelle le roi de Castille un *alter Salomon* à l'occasion de la construction du monastère de Las Huelgas, mentionne qu'il *evocavit magistros theologicos et aliarum artium liberalium*, qu'il *Palentiae scholas constituit* , qu'il choisit le château comme symbole héraldique de son royaume et signale qu'il fut *gloriose sepultus* dans le monastère de Burgos, après un règne de cinquante cinq ans[2]. L'archevêque de Tolède, Rodrigo Jiménez de Rada est nettement plus prolixe dans le *De rebus Hispaniae liber* qu'il termina peu de temps après l'oeuvre du chanoine de León. Dans le chapitre qu'il consacre à la mort d'Alphonse VIII, Jiménez de Rada n'hésite pas dire que l'annonce du décès suscita "*luctus omnium et desolatio magnatorum, necnon et omnium populorum*", que "*corda omnium vulneravit relatio mortis eius, quasi quilibet improvise sagite iaculo feriretur*", et qu'avec lui le royaume pouvait croire que disparaissaient "*strenuitas, largitas, curialitas, sapiencia et modestia*", qualités possédées par le roi "*ab infancia*", dit le texte. Quelques pages plus haut, l'archevêque avait souligné d'autres vertus du *rex nobilis*, rappelant la construction du monastère de Las Huelgas et de l'hôpital de Burgos, l'institution du *studium omnium facultatum* à Palencia, l'ensemble de ses qualités et de ses largesses, sa patience et la tolérance dont il faisait preuve face à la "*tam diversa, tam varia, tam extranea multitudo*" qui l'entourait, les dons publics et privés qu'il accordait aux pauvres et aux nécessiteux[3].

---

[1] *Crónica Latina de los Reyes de Castilla*, ed. Luis Charlo Brea, Universidad de Cádiz, Cádiz, 1984, p.42.
[2] Lucas de TUY, *Chronicon mundi* (1236), ed. par Andreas SCHOTT, *Hispania illustrata*, vol. IV, Francfort, 1608, p.109 et 112.
[3] Roderici XIMENII DE RADA, *Historia de rebus Hispanie sive Historia gothica*, ed. par Juan Fernández Valverde, Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis 72, Brépols, Turnhout, 1987, p.279-280, 255-256 et 262-263.

Le modèle de "bon roi", ainsi présenté au jeune Alphonse X, offre une série de caractéristiques d'autant plus intéressantes qu'elles mêlent éléments anciens et nouveaux. Nous ne nous attarderons donc pas sur les qualités "anciennes" que tout roi doit posséder, et dont la plus spécifique serait sa valeur ou son courage au combat – la *strenuitas* -. Ce sont les autres qualités royales, directement vantées par Jiménez de Rada et indirectement par Lucas de Tuy, qui doivent attirer notre attention, car elles appartiennent à un nouveau modèle de royauté qui se met progressivement en place pendant la seconde moitié du XIIe siècle. Nous allons donc tenter d'étudier un peu plus à fond celles que l'archevêque de Tolède désigne sous les noms de *curialitas* et de *sapiencia*, qu'il place au même niveau que le courage militaire et la libéralité.

De nombreuses études ont déjà été consacrées à l'époque d'Alphonse VIII, depuis la publication par Julio González de l'ensemble des documents émis par la chancellerie[4] jusqu'au séminaire qui fut consacré en 1990 à "Alphonse VIII et son époque" et donna lieu à vingt-six contributions en histoire et histoire de l'art[5]. Rares sont cependant les travaux qui se soient directement penchés sur l'idéal monarchique que résumait Rodrigo Jiménez de Rada dans sa description de ce qu'il définit comme la *prerogativa virtutum* du roi, en recourant à un terme tiré du vocabulaire juridique. Le "choix" de celui qui est le "premier" ou le "dispensateur" – *praerogativa* [6]– passe tout particulièrement par la *curialitas*, un néologisme créé dans la seconde moitié du XIIe siècle, *curialitas* qui est présentée comme une qualité, une vertu du roi. Dans la traduction espagnole qu'il nous donne du portrait d'Alphonse VIII, Juan Fernández Valverde ne semble pas s'être arrêté sur ce mot, qui revient pourtant souvent sous la plume du chroniqueur: le *curiali applausu* avec lequel le roi prenait part aux fastes militaires et qui traduit une attitude propre aux milieux de cour est ainsi devenu la *simpática camaradería*, tandis que la *curialitas* dont il faisait montre et qui était prisée par son entourage *in suspirium* n'est à nouveau traduite que par le mot *camaradería*[7]. Le mot renvoie cependant directement à la cour royale, à la *curia regis,* et son apparition dans le vocabulaire de la fin du XIIe siècle témoigne de la naissance d'une nouvelle façon d'être et de se comporter au sein de la cour. *Curiales* et *curialitas* sont attestés, selon le *Thesaurus linguae latinae*, dans le vocabulaire d'Ammien Marcellin, Augustin, Cassiodore, Priscien ou Isidore de Séville, mais ils acquièrent un nouveau sens à partir du milieu du XIIe siècle, que Philippe de Pergame dans le *Caton*

---

[4] Julio GONZÁLEZ, *El reino de Castilla en la época de Alfonso VIII*, 3 vols., Madrid, 1960.

[5] *Alfonso VIII y su época*, II Curso de Cultura Medieval (Aguilar de Campoo, 1-6 octubre 1990), Aguilar de Campoo, 1992.

[6] Selon le *Glossarium mediae et infimae latinitatis* de DU CANGE, *praerogator* a, chez Isidore de Séville, le sens de *dispensator,* à la suite d'une confusion avec *prorogator*.

[7] Rodrigo JIMÉNEZ DE RADA, *Historia de los hechos de España*, trad. et notes de Juan Fernández Valverde, Madrid, Alianza Editorial, 1990, p.311. Le texte latin dit: "*... curiali applausu faustibus militaribus occurrebat (...) Id in ipso operabatur benignitas ut precellencia uideretur equalitas, sapiencia grauitate conspersa sic omnia miniabat, ut hiis fieret eius curialitas*

moralisé résumait ainsi: "*Curialitas est quasi idem quod nobilitas morum (...) Sicut virtus legalis, quae est justitia, est omnis virtus ex eo, quod facit actum omnis virtutis, sic curialitas, quae dicitur a curia, est magna domus nobilium quantum ad mores (...) [Ile qui] curialis est liberalis est, quia prompte tribuit: et est magnificus, quia magnos sumptus fuit in magnis operibus, et est temperatus (...) affabilis...*"[8].

La *curialitas* témoigne donc d'un changement dans la perception du rôle de la cour et de ceux qui la constituent, ainsi que l'a étudié Egbert Türk pour la cour du roi Henri II d'Angleterre[9]; elle se substitue à l'ancien idéal d'*urbanitas* et se définit avant tout comme un type de comportement, distingué par l'adoption de valeurs culturelles et sociales nouvelles, qui donnera en français "courtoisie" et "courtois"[10]. Dans son ouvrage intitulé *Planeta*, qu'il acheva vers 1218, le chancelier du roi Alphonse VIII de Castille, Diego García de Campos n'hésita pas à parler de *sancta curialitas* à propos de la vraie libéralité, et définit le véritable *curialis*, non comme celui qui se répand en facéties risibles ou en finesses exquises, en rires lascifs ou en plaisanteries, en mimiques ou en sarcasmes, mais celui qui, *curialiter,* faisant montre de mesure au faîte de sa dignité, est libre et exempt de toute rusticité, fait preuve de mâturité dans ses plaisanteries, de modestie dans son rire, de gravité dans sa sérénité et de retenue dans sa joie[11].

Nous aimerions donc ici esquisser brièvement les traits principaux qui nous paraissent caractériser la cour d'Alphonse VIII de Castille (1158-1214) afin, non pas d'en faire une étude institutionnelle, mais de repérer les composantes de cette *curialitas* qui permet au roi de briller au sein d'une "multitude si diverse et si variée et si cosmopolite". Nous inclurons dans notre étude celle de la cour qui entoura, à la même époque, les rois de León, Ferdinand II (1157-1188) et Alphonse IX (1188-1230) car les similitudes l'emportent largement sur les différents politiques ou militaires qui opposèrent Castillans et Léonais au cours de cette période. Il s'agit bien ici de l'émergence d'un nouveau "mode de gouvernement", d'une nouvelle forme de la royauté.

---

in suspirium et strenuitas in exemplum..." (Roderici XIMENII DE RADA, *Historia de rebus Hispanie sive Historia gothica*, p.262).

[8] DU CANGE, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, vocable "*curiales*".

[9] Egbert TÜRK, *"'Nugae curialium'. Le règne d'Henri II Plantagenêt (1145-1189) et l'éthique politique*, Genève, 1977.

[10] Jacques LE GOFF, séminaire donné à l'E.H.E.S.S., Paris, le 19 novembre 1991.

[11] Diego GARCIA DE CAMPOS, *Planeta*, ed. Manuel Alonso, Madrid, 1943, p.164: "*Largitatis, proh dolor, adulterina filia est inanis gloria, que ab ipsa indirecte nascitur et oblique: et eius insidiando calcaneo: eam hostiliter comittatur. Verum, ut estimo, liberalitatem sequitur quedam sancta curialitas, nec vidisse me recolo vere largum: rudem hominem et agrestem. Tam maturum igitur et tam gravem dominum curialem assero, non ut quidam facetias risibiles vel lepores disseminet exquisitos. Non, ut lascivio risu vel iocosis verbis mimice dissolvatur. Non ut gestu tornatili vel vultu insipido sarcasmos faciens vultum mutet. Set ut curialiter salvo dignitatis fastigio temperatus, ab omni rusticitate sit liber penitus et immunis. Est igitur quod est mirum, in ipsis iocis maturus, in ipso risu modestus, in ipsa serenitate gravis, in ipsa letitia verecundus*".

1.- L'école palatine

L'entretien, au palais, d'une école où les jeunes nobles recevaient un enseignement est attesté à l'époque wisigothique, mais aucun texte n'a jamais permis d'affirmer que cette institution survécût à la disparition de la cour tolédane après 711. Et si l'*Historia Silense* rappelle que le roi Ferdinand Ier avait fait éduquer ses fils et ses filles dans les arts libéraux, elle n'indique pas où les infants reçurent cet enseignement[12].

Au XIIe siècle, dans l'ensemble de la partie occidentale de la Péninsule, les mentions relatives à l'enseignement se multiplient. Dans les chapitres cathédraux tout d'abord, où la dignité du *magister scholarum* apparaît, dès la fin du XIe à Palencia, au début du XIIe siècle à Braga, Compostelle, Oviedo, puis Coïmbre, Tolède, Burgos, Valladolid, Salamanque et León[13]. Il ne s'agit encore là que d'un mouvement général, propre à l'Église grégorienne. La documentation révèle parallèlement l'existence d'un enseignement plus difficile à connaître puisqu'il semble avoir été imparti en dehors du cadre de l'école cathédrale. De nombreux testaments rédigés à León, à Tolède ou ailleurs incluent en effet parmi les bénéficiaires un personnage que le testateur appelle *magister meus*. A Tolède, l'*alcalde* Domingo Antolín légua ainsi à son *magister*, le prêtre Juan de l'église de Sainte-Léocadie, deux mizcals en 1161; en 1179, Juan Petrez Mocarram stipula qu'à sa mort, son héritière donnerait à son *magister*, don Domingo de l'église de San Zoilo, un mizcal; l'année suivante, doña Leocadia ordonna dans son testament que fût remis un mizcal à son *magister* pour son travail; Eulalia, petite-fille et héritière de Juan Petrez Mocarram, rédigea à son tour un testament en 1185, et légua à son *magister* don Servando, un mizcal; en 1192 encore, doña Cristina laissait à son *magister* le prêtre don Juan Bayán, pour son travail comme maître, un mizcal[14]. A León, où les mentions sont un peu plus rares en raison de la nature de la documentation, Michael Arivaldes fit son testament pendant la première moitié du XIIe siècle, et laissa *a meo magistro* un maravédi, une cape et trois *estopos*; en 1143, doña Gontrodo Cítiz institua comme exécuteur testamentaire, avec l'abbé Martin de Saint-Marcel, *meus magister archidiaconus domnus Arias*; vers 1159, ce même archidiacre Arias, malade, légua à *magistro meo*, l'archidiacre Petrus Giraldi un vase en argent; l'archidiacre Thomas, qui mourut le 6 février 1185, apparaît comme *magistrum meum* dans le testament non daté de Rodrigo

---

[12] *Historia Silense*, ed. par Justo Pérez de Urbel & Atilano González Ruiz-Zorrilla, Madrid, 1959, p.184: "*Rex vero Fernandus filios suos et filias ita censuit instruere, ut primo liberalibus disciplinis, quibus et ipse studium dederat, erudirentur*".

[13] Adeline RUCQUOI, "Éducation et société dans la Péninsule ibérique médiévale", *Histoire de l'Éducation*, 69 (janvier 1996), p.3-36.

[14] Angel GONZÁLEZ PALENCIA, *Los mozárabes de Toledo en los siglos XII y XIII*, 3 vols., Madrid, 1926-1928, n°1014 (1161), n°736 (1179), n°1018 (1180), n°1016 (1185) et n°226 (1192).

Pelagii[15]. A Oviedo, en 1136, un certain Pedro Ovequiz fait aussi une donation à l'archidiacre Fernando, *magistro meo*[16]. Les maîtres ont de leur côté des élèves, des *alumpni* et des *alumpnae*, comme ceux auxquels l'archidiacre Arias de León léguait en 1159 des vêtements et un psautier[17], ou ces "fils, petit-fils et parents de nobles" à qui le sous-diacre tolédan Juan apprenait à lire contre salaire au tout début du XIIIe siècle[18].

C'est à la lumière de ces textes, qui font apparaître, au-delà de l'existence d'un enseignement organisé, les liens étroits qui unissaient le maître à son ou à ses élèves, que l'on doit reprendre une série d'adresses dans les documents royaux. Dans le premier quart du XIe siècle, Sanche le Grand de Pampelune faisait ainsi divers dons au monastère de San Martín d'Albelda et à son abbé, qu'il appelle *domno magistro nostro patri spirituali Leioario*. En 1054, l'un des soussignataires d'un document passé à Oviedo, un certain Adeganus, est qualifié de *magister regis*. En mars 1090, le roi Alphonse VI prenait sous sa protection et accordait de nombreux privilèges à l'église de Palencia et à son évêque, Raymond, *magistro nostro, viro nobili et Deum timenti*[19]. L'évêque de Ségovie, Pierre (1115-1148) est appelé *magister meus* par l'infante doña Sancha, soeur d'Alphonse VII, dans un document[20]. Le 7 août 1183, à León, Fernando II et son fils Alphonse IX prennent l'ancien évêque de León, Juan Albertino, sous leur protection et lui accordent une exemption. L'évêque, qui avait régi les destinées du diocèse de 1139 à 1181, y est qualifié par le roi d'*alumpnus mei patris imperatoris felicis memorie*; un peu plus avant, le souverain indique que la concession est faite à *vobis karissimo mei patris imperatoris pie recordationis alumno meoque fideli amico utique et vasallo*. Deux ans plus tard, Ferdinand II qualifie le successeur de Juan Albertino, Manrique de Lara, d'*alumpnus meus*, et exempte, le 2 janvier 1186, de toute contribution les vassaux du *precentor* de l'église de León, Rodrigo Aprilis, *alumpno meo*[21]. Dix ans auparavant, en janvier 1176, le roi de León avait fait don de la moitié des droits royaux sur Ciudad Rodrigo à l'évêque de la ville, Petrus de Ponte *pro bono servitio quod nobis alumnus noster civitatensis episcopus multo temporis spatio liberaliter exhibuit*; entre 1164 et 1171, ce même Petrus de Ponte cumulait les charges de *magister scholarum* de la cathédrale

---

[15] José María FERNÁNDEZ CATÓN, *Colección documental del archivo de la catedral de León*, t.V *(1109-1187)*, León, 1990, n°1465, n°1438-1439 (1143), n°1506 (1159), et n°1532.

[16] Francisco Javier FERNÁNDEZ CONDE, *La Iglesia de Asturias en la alta Edad Media*, Oviedo, 1972, p.94 et 98.

[17] José María FERNÁNDEZ CATÓN, *Colección documental del archivo de la catedral de León*, t.V *(1109-1187)*, n°1506 : "*...Mando Marine alumpne mee unam mantam et unum alfamar et unum plumazum (...) Mando Dominico alumno meo unum psalterium preciosum...*".

[18] Angel GONZÁLEZ PALENCIA, *Los mozárabes de Toledo en los siglos XII y XIII*, t.I, n°369 (1209).

[19] Antonio UBIETO ARTETA, *Cartulario de Albelda*, Zaragoza, Textos Medievales, 1981, nº30, p.40-41. Pedro FLORIANO LLORENTE, *Colección diplomática del monasterio de San Vicente de Oviedo (años 781-1200)*, Oviedo, 1968, nº 49, p.105-107. Teresa ABAJO MARTÍN, *Documentación de la catedral de Palencia (1035-1247)*, Palencia, 1986, n°15.

[20] Luis-Miguel VILLAR GARCÍA, *Documentación medieval de la catedral de Segovia (1115-1300)*, Salamanca, 1990, n°60.

[21] José María FERNÁNDEZ CATÓN, *Colección documental del archivo de la catedral de León*, t.V *(1109-1187)*, n°1642 (1183), n°1653 (1185) et n°1660 (1186).

de Compostelle avec celles de *notarius* et de *cancellarius regis*. En 1182, l'église de Lugo obtenait la confirmation de ses privilèges dans un diplôme que le roi adressait à *alumne noster domine Ruderice II eiusdem ecclesie electe*; quatre ans plus tard, le roi faisait don de Riego à l'église d'Astorga et à son évêque, don Fernando, *alumno meo*[22].

Il semble donc que la cour ait été le lieu de formation d'une série de futurs prélats qui entretenaient ainsi par la suite des liens privilégiés, non seulement avec le roi/*magister*, mais encore et surtout avec le futur roi, la famille du souverain et les fils de nobles, eux-même élevés à la cour; l'église de Palencia fut régie par un *avunculus* des rois Sanche III de Castille, Ferdinand II de León et Alphonse VIII de Castille, tandis que l'évêque de Sigüenza et futur archevêque de Tolède Cerebrunus est appelé *patrino meo* par Alphonse VIII en 1166, et que l'évêque de Burgos Fernando González (1202-1205) est qualifié par le roi Alphonse VIII de *karissimus atque dilectissimus nepos meus*[23]. La parenté n'est pas toujours réelle, et le roi de Castille s'adresse en février 1170 à l'évêque de Calahorra Rodrigo comme à *patri meo spiritali*[24]. Dans la Seconde *Partida*, Alphonse X le Sage, après avoir défini la cour comme le lieu "où se rassemblent tous ceux qui doivent honorer et garder le roi et le royaume", lieu de bon gouvernement et de justice, qui doit son nom au fait "que l'on y a toujours trouvé les vertus et les autres bons enseignements, que l'on appelle courtoisie", rappellera que "c'est pourquoi les hommes honorables ont toujours eu l'habitude en Espagne d'envoyer leurs enfants à la cour des rois pour y être élevés, afin qu'ils apprissent à être courtois et cultivés, libres de vilenie et d'erreurs, et qu'ils prissent de bonnes coutumes, en paroles et en actes, afin qu'ils fussent vertueux"[25].

Le rôle du roi comme "maître" et le lien créé entre lui et ses *alumpni* entraînent avant tout des relations de fidélité. Ils soulignent aussi, me semble-t-il, une autre qualité du roi mise en valeur par Rodrigo Jiménez de Rada, la *sapientia*. En dehors de la mention des arts libéraux qu'auraient appris les fils et les filles de Ferdinand Ier, les documents de l'époque n'offrent aucun renseignement sur les études que l'on suivait à la cour. Il est difficile cependant ici de ne pas évoquer le texte de Lucas de Tuy qui louait le roi Alphonse VIII d'avoir fait venir dans son royaume des "maîtres en

---

[22] Julio GONZÁLEZ, *Regesta de Fernando II*, p.444, 485, 507; Antonio LÓPEZ FERREIRO, *Historia de la Santa A.M. Iglesia de Santiago de Compostela*, IV, Santiago de Compostela, 1901, p. 88, 98-99, 104, 110 et 116.

[23] Teresa ABAJO MARTÍN, *Documentación de la catedral de Palencia (1035-1247)*, n° 49, 61 et 63; Julio GONZÁLEZ, *El reino de Castilla en la época de Alfonso VIII*, II, n°90, p.154; José Manuel GARRIDO GARRIDO, *Documentación de la catedral de Burgos (1184-1222)*, Burgos, 1983, n°368-369.

[24] Julio GONZÁLEZ, *El reino de Castilla en la época de Alfonso VIII*, II, n°133, p.227.

[25] ALFONSO X EL SABIO, *Las Siete Partidas*, Salamanca, 1555. *Segunda Partida*, Tit. IX, loi XXVII: "Ca alli se allegan todos aquellos que han de honrrar e de guardar al Rey e al Reyno (...) por que las bondades e los otros enseñamientos buenos, a que llaman cortesia, sienpre los fallaron e los aprisieron en las cortes. E por ende fue en España sienpre acostunbrado de los omes honrrados de embiar sus fijos a criar a las cortes de los Reyes, por que aprisiessen a ser corteses e enseñados, quitos de villania e de yerros, e se acostumbrassen bien assi de dicho como de fecho, por que fuessen buenos e los señores oviessen razon de les fazer bien".

théologie et dans les autres arts libéraux", et lui attribuait la création des "écoles" de Palencia. Il est aujourd'hui prouvé que le *studium generale* qui s'installa à Palencia vers 1180 était de fondation royale et n'avait pas de lien avec l'école cathédrale[26]; c'est peut-être alors comme "prolongement", comme "élargissement" de l'école palatine et du rôle royal comme *magister* qu'il faudrait envisager la création de l'université à Palencia. De son côté, en septembre 1192, le roi Sanche Ier du Portugal allouait une somme annuelle pour l´entretien des chanoines de Santa Cruz de Coïmbre *qui in partibus Galliae studiorum causa commorantur*[27].

L'idéal du roi *sapiens*[28], *magister* de son peuple, qui a reçu de Dieu plus d'entendement que les autres hommes, dira Alphonse X et est donc responsable devant Lui du degré de connaissance de ses sujets[29], est ainsi mis en place au cours de la seconde moitié du XIIe siècle et dans le cadre spécifique de la cour royale, microcosme de ce macrososme que serait le royaume. Car, à l'instar de ce dernier, ou donnant peut-être le ton, la *curia* n'est pas seulement une école, elle est aussi le lieu de rencontre, nous dit Rodrigo Jiménez de Rada, d'une *tam diversa, tam varia, tam extranea multitudo*.

2.- Le cosmopolitisme de la cour

Au commencement du chapitre qu'il consacrait au portrait d'Alphonse VIII, l'archevêque de Tolède insiste donc sur la difficulté rencontrée par le roi pour gouverner – *ad regendum* – une telle foule; plus avant, le texte revient sur le sujet : "Quoique les usages des étrangers soient divers et diffèrent par leurs coutumes de ceux des indigènes, parce que la vertu maîtresse – *virtus magistra* – distingue toutes les moeurs, il [Alphonse VIII] put satisfaire tout le monde, lui qui a pu conserver en lui les vertus de tous et, comme s'il n'était pas l'habitant d'une seule patrie, sut assumer en lui les moeurs de tous, afin de n'être considéré en désaccord par ses coutumes de personne"[30]. La *curia* est

[26] Adeline RUCQUOI, "La double vie du *studium* de Palencia", *Studia Gratiana*, XXIX (1998) (*Homenaje a D. Antonio García y García*), 723-748.
[27] Joaquim VERISSIMO SERRÃO, *Les Portugais à l'université de Montpellier (XIIe-XVIIe siècles)*, Paris, 1971, p.27.
[28] La *Crónica latina de los reyes de Castilla* (ed. par María Desamparados CABANES PECOURT, Zaragoza, 3e éd. 1985), probablement due à la plume du chancelier don Juan et qui s'achève en 1236, dit d'Alphonse VIII qu'il fut *rex nobilis et gloriosus* ainsi que *vir sapiens et discretus* (p.26 et 31).
[29] Adeline RUCQUOI, "El rey sabio: Cultura y poder en la monarquía medieval castellana", *Repoblación y Reconquista*, Actas del III Curso de Cultura Medieval (Aguilar de Campoo, 1991), Aguilar de Campoo, 1993, p.77-87.
[30] Roderici XIMENII DE RADA, *Historia de rebus Hispanie sive Historia gothica*, p.263: "*Et quamuis diuersus esset ritus alienigenarum et in moribus ab indigenis dissiderent, quia mores omnes virtus magistra diiudicat, potuit omnibus satisfacere, qui virtutes omnium in se potuit conseruare et, quasi non unius patrie incola, sic mores omnium in se sciuit assumere, ut nulli videretur a suis moribus dissidere*".

donc le lieu de rassemblement d'étrangers, attirés par son éclat et les possibilités qu'elle offre[31]. L'image royale qui en découle est celle d'une universalité, d'un roi qui règne sur tous les peuples et il est difficile de ne pas évoquer ici le modèle royal par excellence, Salomon.

Que les étrangers aient été nombreux à la cour et dans l'entourage du roi ne fait pas de doute. Le mariage d'Alphonse VIII en 1169 avec Aliénor, fille d'Henri II d'Angleterre et d'Aliénor d'Aquitaine, renforça les liens qui unissaient déjà la Péninsule à l'Angleterre. Nombreux sont, aux XIIe et XIIIe siècles, les Anglais qui dirigèrent leurs pas vers les royaumes d'Alphonse VII, Alphonse VIII, Ferdinand II, Alphonse IX ou Ferdinand III, qu'ils fussent croisés, comme ceux qui aidèrent le comte Afonso Enriques à s'emparer de Lisbonne en 1147, ou pèlerins à la suite de la reine Mathilde qui alla à Compostelle en 1125[32]. Certains choisirent de demeurer plus longtemps dans le royaume, souvent pour y apprendre "la science des Arabes" et y mettre en pratique leur savoir scientifique. Robert de Chester ou de Ketton, par exemple, qui fut engagé en 1142 par l'abbé Pierre le Vénérable pour traduire le Coran, s'adonnait en réalité à l'étude de l'astronomie et de la géomètrie et acheva, en 1145, la traduction de l'*Algebra* d'al-Kwharizmi à Ségovie avant de regagner sa patrie[33]. Daniel de Morlay, après un séjour à Paris dont l'enseignement ne le séduisit pas, partit en Espagne à la recherche de la *doctrina Arabum*, suivit les cours que donnait l'Italien Gérard de Crémone à Tolède et revint en Angleterre *cum pretiosa multitudine librorum*[34]. Un peu plus tard, Alfred de Sareshel ou *Alfredus Anglicus* dut également séjourner en Espagne et il rend hommage, dans l'une de ses oeuvres, à *magister meus Salomon Avenraza*[35]. Dans les années 1210-1217 enfin, l'Écossais Michel Scot résida dans la Péninsule et traduisit à Tolède plusieurs ouvrages, dont le *De animalibus* d'Aristote. Peu de temps après, le philosophe et théologien Odon de Cheriton passa également

---

[31] Alphonse X le Sage spécifiera que "les savants anciens assimilèrent la cour du roi à la mer" car, comme cette dernière, la cour doit pouvoir accueillir "et souffrir et donner place à toutes les choses qui y viennent, de quelque nature qu'elles soient, car c'est là que doivent être rendus les jugements, et doivent être pris les grands conseils et doivent être faites les grandes largesses" (*Segunda Partida*, Salamanca, 1555, Tit. IX, loi XXVIII).

[32] Luis VAZQUEZ DE PARGA, José María LACARRA & Juan URIA RIU, *Las peregrinaciones a Santiago de Compostela*, 3 vols., Madrid, 1948, t.I. p.59-60 et 62. Les mentions relatives aux royaumes de la Péninsule ibérique, pratiquement inexistantes avant le milieu du XIIe siècle dans la *Chronica Majora* de Matthieu Paris, augmentent en nombre et en précision à partir de 1155 (Matthew PARIS, *Chronica majora*, ed. Henry Richards Luard, t.II, Londres, 1874).

[33] Article "Robert the Englishman, Robert de Ketene or Robert de Retines", dans le *Dictionnary of National Biography*, XLVIII, Londres, 1896; Charles C. HASKINS, *Studies of Mediaeval Science*, Harvard University Press, 1927, p.120-123; Richard LEMAY, "De la scolastique à l'histoire par le truchement de la philologie: l'itinéraire d'un médiéviste entre Europe et Islam", *La diffusione delle scienze islamiche nel Medio Evo europeo*, Rome, 1987, p.448-449. Robert de Chester indique lui-même, dans le prologue de sa traduction du Coran: "*Istud quidem tuam minime latuit sapientiam, quae me compulit interim astronomiae geometriaeque studium meum principale praetermittere*" (P.L., 189, 659).

[34] Gregor MAURACH, "Daniel von Morley 'Philosophia'", *Mittellateinisches Jahrbuch*, 14 (1974), p.204-255; K. SUDHOFF, "Daniels von Morley *Liber de naturis inferiorum et superiorum* nach den H.S. Cod. Arundel 337 Brit.Mus.", *Archiv für Geschichte der Naturwissenschaft und der Technik*, VIII (1918).

[35] Clemens BÄUMKER, *Die Stellung des Alfred von Sareshel (Alfredus Anglicus) und seiner Schrift 'De motu cordis' in der Wissenschaft des beginnenden 13. Jahrhunderts*, Munich, 1913; Auguste PELZER, "Une source inconnue de Roger Bacon. Alfred de Sareshel, commentateur des Météorologiques d'Aristote", *Archivum Franciscanum Historicum*, 1919, p.44-67; Josiah C. RUSSELL, "Hereford and Arabic Science in England about 1175-1200", *Isis*, 18 (1932), p.19.

quelques années dans la Péninsule, où il est possible qu'il ait même enseigné, vers 1221-1230, dans le *studium* de Palencia[36].

Cependant les relations entre l'Angleterre et les royaumes de Castille et León ne se limitèrent pas au seul attrait que pouvait offrir l'Espagne pour les études scientifiques, et les influences dans le domaine artistique révèlent la présence de nombreux peintres et sculpteurs venus de ou formés dans les îles Britanniques; les miniatures de la *Bible de Burgos*, probablement réalisées à San Pedro de Cardeña vers 1170-1175, celles du *Commentaire à l'Apocalypse* de Beatus de Liébana originaire de San Andrés de Arroyo, ou encore quelques sculptures du monastère de Santo Domingo de Silos en témoignent[37], tandis que certains chapitres accueillaient, comme l'avait fait celui de Pampelune vers 1143 pour Robert de Chester, des prélats et bénéficiers originaires d'Angleterre. En juin 1190, Alphonse VIII institua une rente annuelle de 100 *aureos* pour le monastère de Fontevrault où reposait désormais le corps du roi Henri II d'Angleterre, son beau-père[38].

L'Italie, la Provence et le Languedoc semblent avoir aussi été attirés par les royaumes péninsulaires et, vers 1134, le *magister* Rainierus, originaire de Pistoia et qui avait étudié en Angleterre, devint *magister scholarum* à Compostelle, tout en entretenant une correspondance avec l'évêque de sa ville natale, saint Atton[39]. Gérard de Crémone, arrivé à Tolède dans les années 1135-1145 à la recherche de l'*Almageste* de Ptolémée, finit par y ouvrir une école où était enseignée la *doctrina Arabum*, c'est à dire les matières du *quadrivium*; Daniel de Morlay y côtoya entre autres le Hongrois Thaddeus et le mozarabe Galippus[40]. A Burgos entre temps s'était installée la famille du Milanais Andericus ou Ardericus de Palacio, dont le petit-fils, Ardericus, fut évêque de Palencia à l'époque où le *studium* fondé par Alphonse VIII[41] accueillait des juristes italiens et où le chapitre de la cathédrale offrait des prébendes au Limousin Guillaume – *Wilelmus Lemoian* -, au Lombard Gérard – *Geraldo Lombardo, Palentine ecclesie archidiacono* – et à l'Italien *magister* Lanfranco, avant d'en

---

[36] Albert C. FRIEND, "Master Odo of Cheriton", *Speculum*, XXIII, n°4 (1948), p.641-658; *cf.* Adeline RUCQUOI, "La double vie du *studium* de Palencia", *Studia Gratiana*, *op.cit*.

[37] *Historia del Arte de Castilla y León*, vol.II *Arte románico*, p.278-292. Dulce OCÓN ALONSO, "Alfonso VIII, la llegada de las corrientes artísticas de la corte inglesa y el bizantinismo de la escultura hispánica a fines del siglo XII", *Alfonso VIII y su época. II Curso de Cultura Medieval (Aguilar de Campoo, 1990)*, Aguilar de Campoo, 1992, p.307-320.

[38] Julio GONZÁLEZ, *El reino de Castilla en la época de Alfonso VIII*, II, n°551, p.945-947.

[39] Antonio LÓPEZ FERREIRO, *Historia de la Santa A.M. Iglesia de Santiago de Compostela*, t.IV, Santiago de Compostela, 1901, p.172.

[40] Richard LEMAY, "Gerard of Cremona" dans le *Dictionary of Scientific Biography*, XV, p.173-192; Gregor MAURACH, "Daniel von Morley «Philosophia»", *Mittellateinisches Jahrbuch*, 14 (1974), p.204-255; *Gerardo da Cremona*, ed. Pierluigi Pizzamiglio, Cremona, 1992.

[41] Luciano SERRANO, *El obispado de Burgos y Castilla primitiva desde el siglo V al XIII*, 3 vols., Madrid, 1935-1936, t.III, p.373, 380 et 383; Gonzalo MARTÍNEZ DÍEZ, "La universidad de Palencia. Revisión crítica", *Actas del II Congreso de Historia de Palencia*, t.IV, Palencia, 1990, p.163-164.

céder une à maître Odon de Chériton[42]. Ugolino da Sesso, originaire lui aussi de Crémone et qui étudia à Bologne avant d'enseigner à Montpellier, est sans doute l'un de ces *sapientes a Galliis et Ytalia* que le roi Alphonse VIII rassembla dans son royaume, si l'on en croit Rodrigo Jiménez de Rada[43]; quelques textes juridiques qu'il rédigea vers 1190 révèlent qu'il fut sans doute l'un des maîtres du *studium* de Palencia[44].

Les "Français" qui s'installèrent alors en Castille et au León étaient rarement originaires du nord de la Loire et les documents les signalent plutôt sous l'épithète de *Galli*. La première vague venue du nord des Pyrénées n'eut pas une grande influence culturelle ou sociale en Espagne: les évêques et archevêques, que Rodrigo Jiménez de Rada cite un siècle plus tard, se contentèrent souvent de fixer les limites de leurs diocèses en recourant au faux wisigothique fabriqué à Tolède et connu sous le nom de *Division de Wamba*, et d'obtenir pour leurs sièges le plus grand nombre possible de privilèges; pour leur part, les premiers abbés clunisiens disparurent rapidement, ne laissant aucune trace culturelle durable de leur passage[45]. Mais d'autres "Français" s'installèrent nombreux en Espagne, en particulier à Compostelle, depuis le *magister de doctrina eloquentiae* engagé peu avant 1110 et qui est sans doute l'auteur du *Registrum,* écrit vers 1121-1124 pour exalter la figure de l'archevêque Diego Gelmírez, jusqu'aux compilateurs de la majeure partie du *Liber sancti Iacobi* ou *Codex Calixtinus*[46]*.* A Tolède, où les *francos* jouissaient de privilèges particuliers, de nombreux Poitevins et Aquitains paraissent avoir obtenu des bénéfices dans la cathédrale, comme l'archidiacre et futur archevêque Cerebrunus et l'archidiacre et futur chancelier du roi Willelmus Astafort qui soussignent des actes ensemble en 1147 et 1148[47]; mais, toujours à Tolède, les documents révèlent la présence d'immigrants appartenant à des catégories sociales moins élevées, tel ce Richel *el francés* qui acheta en décembre 1154 des terres Villaseca, ou encore Alardo *el francés*

---

[42] Teresa ABAJO MARTÍN, *Documentación de la catedral de Palencia (1035-1247)*, n°105 et 151; José Manuel GARRIDO GARRIDO, *Documentación de la catedral de Burgos (1184-1222)*, n° 353 à 357.

[43] Roderici XIMENII DE RADA, *Historia de rebus Hispanie sive Historia gothica*, *op.cit.*, p.256: "*Set ne fascis karismatum, que in eum a Sancto Spiritu confluxerunt, virtute aliqua fraudaretur, sapientes a Galliis et Ytalia convocavit, ut sapiencie disciplina a regno suo nunquam abesset*". L'archevêque de Tolède écrit à une époque où l'on distingue encore la *Gallia* de la *Francia*, celle-ci s'étendant au nord de la Loire alors que les "Gaules" sont constituées de l'Aquitaine, le Toulousain, le Languedoc et même la Provence.

[44] Domenico MAFFEI, "Fra Cremona, Montpellier e Palencia nel secolo XII: Ricerche sur Ugolino da Sesso", *Revista Española de Derecho Canónico*, 47 (1990), p.34-51.

[45] Une analyse fine de l'épiscopat des "Français" de la première moitié du XIIe siècle et la datation des mouvements culturels dans la Péninsule infirment en effet la thèse de Marcelin DEFOURNEAUX, *Les Français en Espagne aux XIe et XIIe siècles*, Paris, 1949.

[46] Fernando LÓPEZ ALSINA, *La ciudad de Santiago de Compostela en la Alta Edad Media*, Santiago de Compostela, 1988, p.48-77; *Historia Compostellana*, ed. Emma Falque Rey, Brepols, Turnhout, 1988. *Liber Sancti Iacobi. Codex Calixtinus*, ed. William M. Whitehill, Santiago de Compostela, 1944.

[47] Francisco J. HERNÁNDEZ, *Los cartularios de Toledo. Catálogo documental*, Fundación Ramón Areces, Madrid, 1985, n° 60-61, p. 63-64. Guillaume Astaffort, probablement originaire de la ville de ce nom au sud d'Agen, fut archidiacre de Madrid, puis chancelier d'Alphonse VIII entre avril et mai 1178, année probable de sa mort.

qui acquit en 1165 avec sa femme doña Morisquita une maison à Santa María[48]. Quelques décennies plus tard, vers 1120-1230, Lucas de Tuy mentionne parmi les "hérétiques" de León un certain Arnaldus, *scriptor velocissimus* originaire du nord des Pyrénées, qui falsifiait les opuscules des Pères de l'Église pour les "donner ou les vendre" aux bons chrétiens, et qui fut châtié par saint Isidore le jour de la translation de ses reliques[49].

Que les étrangers fussent nombreux dans l'Espagne du XIIe siècle ne laisse place à aucun doute. Mais ces savants mathématiciens et astronomes anglais ou italiens, ces juristes italiens et provençaux ou languedociens, ces prélats français fréquentèrent-ils la cour royale? Outre celle des archevêques et chanceliers, la présence des étrangers à la cour commence par les allées et venues des ambassades, comme celle qui prépara le mariage d'Alphonse VII l'Empereur avec Rica de Pologne, nièce de l'empereur Frédéric; ou celle qui négocia la paix que signèrent Alphonse II d'Aragon et Alphonse VIII de Castille à Saragosse en 1170, celle qui obtint que fût signée la paix entre la Navarre et la Castille en août 1176, celle qui sollicita l´arbitrage du roi Henri II d´Angleterre en 1177 ou encore celle qui traita du mariage projeté entre le fils de l´empereur Frédéric et la fille d´Alphonse VIII[50]. Rappelons aussi d'autres "ambassades" comme celle qui amena en Espagne l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, en 1141-1142, ou le pèlerinage en 1155 du roi de France Louis VII, qui avait épousé une fille d'Alphonse VII l'Empereur.

Dans certains cas, comme le signala Rodrigo Jiménez de Rada, le roi lui-même semble avoir attiré des étrangers. Le chancelier Petrus de Cardona, qui figure en août 1178 comme abbé de Santa María de Husillos et obtint, à ce titre, la confirmation de tous les biens et privilèges de son église, provenait de Catalogne et avait enseigné le droit à Montpellier; il succéda à la chancellerie à l'Aquitain Guillaume d'Astaffort. En 1181, le roi le qualifie de *dilectissimus consanguineus meus*[51]; à l'époque, Petrus de Cardona était archevêque de Tolède, siège qu'il régit jusqu'à sa mort en 1182. L'arrivée en Castille de juristes italiens, comme Ugolino da Sesso ou le Lombard Gérard, est sans doute contemporaine de et peut-être consécutive à celle de Petrus de Cardona, puisque le futur évêque de Vercelli avait également enseigné à Montpellier[52].

Les troubadours ne doivent pas être négligés, eux qui font partie intégrante de la vie de cour et dont la présence est attestée en Castille dès le règne d'Alphonse VII, dont une soeur avait épousé Raymond de Toulouse alors que lui-même avait pris pour épouse une soeur de Raymond Béranger

---

[48] Angel GONZÁLEZ PALENCIA, *Los mozárabes de Toledo en los siglos XII y XIII*, t.I, Madrid, 1926, n°46, p.31 et n°75, p.53-54.
[49] Lucas de TUY, *De altera vita fideique controversiis*, ed. Juan de Mariana, Ingolstadt, 1612.
[50] Julio GONZÁLEZ, *El reino de Castilla en la época de Alfonso VIII*, II, n°147, 267, 277, 278, 279, 499.
[51] *Ibidem*, II, n°304, p.498-500, n°357, p.606-607.

IV, tandis que la maison de Lara s'alliait par mariage à celle de Narbonne. La *Chronica Adefonsi imperatoris* rappelle que la reine Beringuela, restée seule dans Tolède que menaçaient les musulmans, apparut en haut d'une haute tour, assise sur un trône – *in solio regali* -, vêtue de ses plus beaux atours et entourée d'une grande foule d'*honestarum mulierum cantantes in tympanis et citaris et cymbalis et psalteriis*; face à cette manifestation, les assiégeants se retirèrent *sine honore et victoria*[53]. Manuel Milá y Fontanals, qui rappelle ce passage, mentionne également celui des noces de l'infante de Castille doña Sancha avec le roi García de Navarre à León en 1134, noces qui furent agrémentées par une *maxima turba strionum et mulierum et puellarum canentium in organis et tibiis et cytharis et psalteriis et omni genere musicorum*[54]. Le troubadour Marcabru dut arriver à la cour d'Alphonse VII à l'époque de la prise d'Almería et de Baeza en 1147; une dizaine d'années plus tard Pierre d'Auvergne dédiait une poésie à Sanche III de Castille. Sous le règne d'Alphonse VIII, Bertrand de Born, Foulques de Marseille, Giraud de Calanso, Guévaudan, Pierre Vidal, Aymeric de Pegulha et bien d'autres troubadours provençaux furent accueillis, qui louèrent le roi et ses entreprises militaires, déplorèrent la mort de l'infant don Fernando et laissèrent parfois le portrait d'une cour qui rassemblait "*man cavayer e man joglar / En la cort et man ric baró*" et que dominait "*el pus savi rei / Que anc fos de neguna lei*"[55].

Qu'ils fussent des ambassadeurs étrangers, des troubadours en quête de protecteur ou de simples visiteurs, bon nombre de ceux qui séjournaient à la cour y recevaient sans doute, comme le stipulent les privilèges octroyés aux chevaliers de l'Ordre de Santiago en avril 1182 et à ceux de l'Ordre de Calatrava en décembre 1188, une *porcio*, c'est à dire la nourriture, la boisson et une pension "tant qu'ils se trouveraient à la cour". Reconnaissant, en 1185, qu'il convenait à la majesté royale de protéger les biens de ceux qui exerceraient des offices à la cour, Alphonse VIII avait par ailleurs pris sous sa protection ceux de Martín González à Peñafiel[56].

Car le cosmopolitisme de la cour et la diversité des coutumes qui s'y côtoient ne sont pas le seul fait des étrangers. De nombreux membres de la *curia regis* et de l'entourage des rois ont voyagé, comme Martin de León, Diego García de Campos, ou encore Rodrigo Jiménez de Rada. D'innombrables prélats ont tout d'abord séjourné à Rome, soit pour y recevoir le *pallium* de l'investiture pontificale, soit à l'occasion des conciles, soit encore comme ambassadeurs. En février

---

[52] Domenico MAFFEI, "Fra Cremona, Montpellier e Palencia nel secolo XII. Ricerche su Ugolino da Sesso", *Revista Española de Derecho Canónico*, 47 (1990), p.34-51; Gonzalo MARTÍNEZ DÍEZ, "Tres lecciones del siglo XII del estudio general de Palencia", *Anuario de Historia del Derecho Español*, 40 (1991), p.391-450.

[53] *Chronica Adefonsi Imperatoris*, ed. par Antonio Maya Sánchez in *Chronica Hispana saeculi XII*, t.I, Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis 71, Brépols, Turnhout, 1990, p.220.

[54] *Chronica Adefonsi Imperatoris*, p.192; Manuel MILÁ Y FONTANALS, *De los trovadores en España*, reed. Barcelona, 1966, p.73.

[55] Manuel MILÁ Y FONTANALS, *De los trovadores en España*, p.70-83 et 112-126.

1170, le roi Ferdinand II de León fit ainsi une donation à l'église d'Astorga, sur le conseil de ou poussé par – *intuitu – magister Buidonis fidelis nostri, qui nobis in curia romana fidele servitium exhibuit*[57]; en 1183, ce même roi nommait chancelier du royaume l'archevêque de Compostelle, Pedro Suárez de Deza, qui avait étudié le droit à Bologne[58]. Martin de León qui mourut en 1203, auteur d'une monumentale *Concordantia Veteris atque Novi Testamenti* pour laquelle il bénéficia de l'aide de la reine Beringuela, avait longuement voyagé dans sa jeunesse, de Compostelle à Jérusalem, de Constantinople à Paris et en Angleterre, d'Irlande en Languedoc[59]. Diego García de Campos, qui semble avoir joui d'un bénéfice dans l'église de Tolède, fut chancelier du roi Alphonse VIII à partir de décembre 1192, puis de son successeur Henri Ier en 1214 et de Ferdinand III jusque vers 1218-1220, année probable de sa mort, étudia la théologie en France et mit à profit son séjour pour se rendre au Mont Saint-Michel, et entrer en contact avec divers personnages comme "la vierge Gerois" et celle qui vivait près de Sens, *Aupais nomine censabatur,* l'acolyte Nicolas et la recluse Marie qui avaient des visions, une certaine Aude de Brolium qui parlait aux anges, et même l'abbé Adam de Perseigne[60]. Rodrigo Jiménez de Rada (1170-1247), archevêque de Tolède, conseiller d'Alphonse VIII puis grand chancelier du roi Ferdinand III, semble également avoir étudié à l'étranger, à Bologne d'abord puis peut-être à Paris, avant d'obtenir brièvement le siège d'Osma en 1207; c'est à lui que Diego García de Campos adressa son oeuvre, et c'est sous ses auspices que Marc de Tolède effectua en 1209-1210 une nouvelle traduction du *Coran* accompagnée de textes d'Ibn Tumart[61].

Le cosmopolitisme de la cour et la diversité des moeurs suscitèrent, en Castille comme en France, en Angleterre ou dans l'empire à la même époque, l'intérêt et la curiosité pour "l'autre", ainsi que pour tout ce qui sortait de l'ordinaire. Dans le prologue du *Planeta* adressé à l'archevêque de Tolède, Diego García de Campos passe en revue aussi bien les qualités des peuples que la description des vices qui accablent les royaumes et principautés d'Espagne, de France, de Flandre, d'Italie ou d'Angleterre et n'épargnent pas les membres de l'Église. L'archevêque Rodrigo, dit-il, améliore et même dépasse *gallecos in loquela, legionenses in eloquencia, campesinos in mensa, castellanos in pugna, sarranos in duricia, aragonenses in constancia, cathalanos in leticia, navarros in leloa, narbonenses in miniatura (...) brictones in instrumentis, provinciales in rithmis, turonenses in metris, vascones in traiectis, normannos in amicitiis, francos in strenuitate, anglicos in calliditate,*

---

[56] Julio GONZÁLEZ, *El reino de Castilla en la época de Alfonso VIII*, II, n°388, p.672; n°514, p.882-884; n°438, p.754-755.
[57] Julio GONZÁLEZ, *Regesta de Fernando II*, Madrid, 1943, p.411.
[58] Vicente BELTRAN DE HEREDIA, *Cartulario de la universidad de Salamanca*, t.I, Salamanca, 1970, p.91.
[59] Antonio VIÑAYO, "Santo Martino de León y su noticia histórica: biografía, santidad, culto", *Santo Martino de León*, León, 1987, p. 339-350.
[60] Diego GARCIA DE CAMPOS, *Planeta*, p.126-133.
[61] Marie-Thérèse d'ALVERNY & Georges VAJDA, "Marc de Tolède, traducteur d'Ibn Tumart", *Al-Andalus*, 17 (1951), p. 99-140.

alemannos in fidelitate, polonos in serenitate (...) scothos in studio, hybernos in rariloquio, dachos in balneo, boemos in gelicidio, flandrenses in tyrocinio, campanienses in prelio, vultrannos in hospitio (...) (...) parisienses in theologia, bononienses in iusticia, salernitanos in phisica, athenienses in phylosophia, priscianistas in grammatica, arystotilicos in dialectica, tullianos in rethorica. Mais la description ne s'arrête pas aux seules vertus de chaque peuple, elle comprend aussi ses principaux défauts: les Arméniens et les Ruthènes mangent des herbes *muliebriter*, les Basques et les Provençaux se coupent les cheveux *deformiter*, les Espagnols arrangent leur chevelure "comme s'il s'agissait de fenêtres voûtées" et transforment leurs visages en *garcetas*, les Grecs arborent une barbe luxuriante, les Français et les Flamands se rasent la barbe jusqu'à la racine, les Vénitiens et les Pisans s'agitent d'une double manière, la partie supérieure comme tirée par des forceps, l'inférieure par des poignards. Mais les hommes, dit-il, diffèrent également par leurs vêtements, dont la variété frise parfois le ridicule tout en les faisant paraître semblables aux animaux – *quibusdam vero non sufficit pantheras et capreas hynulosque cervorum discoloresque bestias, picas et eppupas avesque varias imitari, nisi marinum polipum in caudis inferioribus menciantur* -, tandis que leurs chaussures "ne protègent pas leurs pieds du froid ni leurs plantes des pieds de la saleté, et ce que tu trouves merveilleux est en fait une grande quantité de trous dans leurs chausses, quand celles-ci se déchirèrent et s'usèrent dès le début alors qu'elles étaient neuves"[62].

Comme celle de ses contemporains des cours anglaise ou impériale, le chancelier portait un intérêt très particulier aux jeux de mots, au rire – *Interdum ipsum invenies, vel cum Macrobio de saturnalibus vel cum Valerio de vafre dictis lepores venustos et facetias plausibiles, vel cum Enodio vel cum Synodio mordaces sales et mordicantes iocos, hec ad fugam illa ad electionem iocundissime peragrantem*, ou encore *Hyspani contexta risibilium iocorum serie gloriantur* tandis que *galli leto verborum compendio succinguntur* - et il loue l'archevêque Rodrigo d'être *salva eruditione facetus*. L'intérêt dont il fait montre pour les langues diverses parlées s'ajoute par ailleurs à celui dont il témoigne pour l'éducation et l'étalage qu'il fait de son érudition; il regrette en particulier que l'Espagne ait été *devastata*, et explique que l'on y trouve "des mots romains, gaulois, teutoniques, goths, grecs, arabes et de diverses façons barbares, venant aussi bien des Suèves que des Vandales, et des mots introduits par je ne sais quels autres ou de quelle façon".[63]

Nous retrouvons ici l'intérêt "ethnographique", qui apparaît également dans l'oeuvre de Lucas de Tuy, et dont faisaient montre, à la même époque les *curiales* de la cour d'Angleterre, Jean de Salisbury, Giraud de Barri, Pierre de Blois, Gautier Map et son *De nugis curialium*, Nigellus Wireker

[62] Diego GARCIA DE CAMPOS, *Planeta*, p.178-179 et 194.
[63] *Ibidem*, p.170, 171, 162 et 181.

et Jean de Auville, ou encore Gervais de Tilbury[64]. Mais, comme bon nombre de ceux-ci, Diego García de Campos fait également oeuvre de moraliste et fustige états, princes et cours de son temps. Écrivant "quand le monde dégénère dans sa presque totalité (...) des plus hauts princes jusqu'aux paysans idiots", il reproche au roi du Portugal de "mépriser, de se sentir embarrassé par et, plus fréquemment, de deshériter" ses barons, à celui de León de "n'épargner ni ses fils ni ses vassaux " et d'avoir pour règle de châtier plus durement les méfaits moindres, à celui de Castille qui se vante de constance dans sa fidélité de poursuivre les enfants de ses seigneurs aussi impudemment qu'insatiablement, à celui de Navarre son obésité face à la maigreur de ses semblables, à celui d'Aragon d'être "plus incapable en raison de son corps que de son âge", à la Catalogne de sangloter sur son sort au lieu d'agir, au Pays Basque son inconstance qui n'épargne pas plus les pèlerins que les amis, les inconnus que les voisins ou les parents, aux Poitevins, Tourangeaux, Angevins, Bretons et Neustriens de "ne servir fidèlement ni le Charles des Francs ni l'Arthur de Bretagne", à la Flandre "veuve de son prince espagnol" de ne pas le venger et de ne pas revendiquer sa captivité, à la Campanie d'être soumise à une femme, ce qui la rend semblable à l'Arménie efféminée, à la France belliqueuse d'avoir été châtiée par les Grecs, les Anglais et les Provençaux, à l'Angleterre d'en arriver au massacre de ses farouches seigneurs, à l'Allemagne d'hésiter entre Othon et Frédéric, à l'Italie de s'adonner aux guerres et aux hérésies, à Rome "la toute puissante" d'être spoliée "par les cardinaux plus méthodiquement que par les césars", à la Grèce d'avoir été soumise et que "le prince des provinces ait été réduit à la condition d'esclave". À la cour, dit-il, les courtisans s'adonnent sans retenue aucune à des facéties, des plaisanteries, des mimiques et des sarcasmes. Ces "malheureux pêcheurs, ces ennemis de Dieu et des hommes" sont *illi miseri, illi vaniloqui et linguosi, ex sola rusticitate loquaces, ex sola invidia detractores, ex sola egestate divites, ex sola inopia copiosi, nostrorum obtrectatores temporum*; le "moine noir se transforme en chanoine régulier, le régulier en séculier, le chanoine séculier en chevalier, le chevalier en bouffon", ce même moine "impudemment et non pas imprudemment se déforme histrioniquement en pantomime", et chacun se fait appeler ce qu'il n'est pas, le vieux se dit jeune, le jeune adolescent, l'adolescent enfant, le fantassin serviteur, le serviteur porte-étendard, le porte-étendard chevalier, le chevalier baron, le baron comte et le comte se fait appeler roi. Les évêques n'échappent pas à la règle qui n'accomplissent pas leur devoir et s'adonnent aussi aux jeux des courtisans: *Ab opposito, ex insolencia vilet episcopus totus curialiter militaris qui fugientes curias indefesse persequitur, qui iocis risibilibus se distorquet, qui habet promptius iocos dicere quam audire*[65].

[64] Gervais de TILBURY, *Le livre des merveilles*, Paris, Les Belles Lettres, 1992.
[65] Diego GARCIA DE CAMPOS, *Planeta*, p.196-197, 164, 165, 183 et 185.

Martin de León, qui bénéficiait des largesses de la reine Beringuela, n'hésita pas non plus à fustiger "les moines et les chanoines qui ont l'audace de fréquenter la cour" et qu'il appelle *monachus sive canonicus curialis*, en précisant ce qu'il entendait par *curiales*: "*Qui enim saecularium hominum consortia diligunt, qui se consiliis principum libenter ingerunt, qui secretorum conscii fiunt, curiales appellari possunt*". La dénonciation de la cour va plus loin encore, puisque, au contraire de ceux qui vivent à l'ombre des cloîtres et plaisent à Dieu en faisant le bien, les "*habitatores curiae illicita agendo illum ad iracundiam provocant*"; la cour se caractérise par le tumulte – *ordo tumultuosus* -, la *turbulenta et periculosa habitatio*, et l'intérêt porté aux races de chiens et à l'élevage des faucons; celui qui la fréquente "loue ce qu'il ne doit pas, défend ce qu'il ne faut pas, fait ce qui n'est pas permis et parle de ce qu'il ne convient pas"[66]. Quelques années plus tard, Rodrigo Jiménez de Rada, dans son *De rebus Hispaniae liber*, mentionnera expressément le rôle des rumeurs et des chuchotements de la cour dans les décisions prises par Ferdinand II puis Alphonse IX de León[67].

Dans la seconde moitié du XIIIe siècle, Alphonse X prendra donc soin de réglementer ces exercices de cour. Tout en reconnaissant que le roi doit pouvoir se réjouir "d'entendre les chants et les sons d'instruments, et jouer aux échecs et aux *tablas* et à d'autres jeux, et de même des histoires, des romans et d'autres livres qui parlent de ces choses", il interdira "que quiconque ait l'audace de chanter des *cantigas*, de faire des rimes ou des dictons qui soient faits pour déshonorer ou injurier quelqu'un", même si l'accusation est fondée, "car le mal que les hommes disent les uns des autres par écrit ou en rimes est pire que celui qu'ils disent autrement en paroles, car le souvenir en reste pour toujours si l'écrit ne se perd pas"[68].

Lieu d'apprentissage et de rencontres, la cour est donc bien devenue ce microcosme où se côtoient laïcs et ecclésiastiques, Castillans ou Léonais et étrangers, où l'on parle des autres, qu'ils soient proches ou lointains, où sont exposés au regard public et à la dérision les vices comme les vertus, mais aussi lieu où le clerc ambitieux peut faire carrière, où le noble acquiert prestige et influence et où le poète peut espérer une rente. Car la *liberalitas,* que louait Diego García de Campos chez Rodrigo Jiménez de Rada et qu'il associait si étroitement à la *curialitas,* est également devenue une composante de ce nouveau mode de gouvernement, que Ferdinand II de León mettait en pratique dès 1167 quand il affirmait avoir pris une décision *seduloque rogatu ac famulatu fidelissimo*

---

[66] Martinus LEGIONENSIS, *Sermo nonus Ne monachii sive canonici regis curiam frequentare praesumant*, P. L., 209, c.126-132.

[67] Roderici XIMENII DE RADA, *Historia de rebus Hispanie sive Historia gothica*, p. 233: "*Rex autem Fernandus, cum esset pius, misericors et benignus, susurronum tamen linguis aures credulitate facili inclinabat...*", et p. 246: "*... Aldefonsus. Hic fuit homo pius, strenuus et benignus, set susurronum vicissitudine mutabatur*".

[68] ALFONSO X EL SABIO, *Las Siete Partidas*, Salamanca, 1555. *Segunda Partida*, Tit. V, loi XXI, et *Setena Partida*, Tit. IX, loi III.

dilecti nostri domini Johannis lucensis episcopi cum consilio et deliberatione episcoporum comitum et baronum nostrorum , ou encore en 1180 quand il faisait don d'une église au monastère de Villanueva de Lorenzana "sur la demande de la *curia*", et qu'Alphonse VIII de Castille mettait en évidence en 1190 en signalant que *iustum est et racio id exigit ut qui regio adherent lateri et in regum obsequio assiduis curis et laboribus affliguntur dignam unusquisque pro sui mediocritate et merito retributionem percipiant*[69].

3.- Le mécénat royal

Les largesses du roi sont ainsi l'une de ses principales qualités, et elles s'exercent dans tous les domaines, depuis les rentes accordées à certains membres de la cour ou de l'entourage royal jusqu'à une politique de constructions de grands édifices, où il est difficile de ne pas voir, outre un sacrifice à une ancienne tradition, le désir de ressembler au modèle que constitue Salomon. Les églises du royaume comme celles d'autres régions – Rocamadour et Tulle en 1181, Fontevrault en 1190, Iranzo en 1200 ou encore Ax-les-Bains en octobre 1204 [70]– en bénéficièrent largement, comme les Ordres militaires et religieux et les hôpitaux. Mais, au sein de la cour, la *liberalitas* royale s'exerce tout d'abord en faveur d'individus précis.

Le phénomène des *clerici regis,* qui apparaissent au détour de la documentation à partir du XIe et surtout du XIIe siècle, révèle ainsi que les rois pratiquaient une politique de mécénat privé: le "clerc du roi ou de la reine" ne semble en effet pas occuper de fonctions spécifiques, et il ne faudrait pas voir en lui un chapelain. Il nous semble au contraire que cette appellation indique l'existence d'un patronage royal qui s'exerçait par l'octroi d'un bénéfice ecclésiastique et qui rappelle, ici encore, le cas de la cour d'Henri II Plantagenêt, dont Alphonse VIII était le gendre. Dans le royaume de León, Ferdinand II récompensa ainsi divers "clercs du roi", comme Rodrigo Menéndez "*clerico meo*" en juillet 1155, Nuño Díaz qui est qualifié en 1162 d' "*imperatoris patri mei clerico et meo*", le chanoine de León Fernando Martínez qui, la même année, obtint une exemption fiscale pour sa demeure, Martin Xira "*clerico meo*" en 1164, ou encore Fernando Pando, "*dilecto clerico meo*", qui reçut en juillet 1172 une récompense "*pro bono servitio quod mihi a pueritia mea fecistis*"; en 1179, le roi de León récompensa par la donation d'une église le chanoine de Mondoñedo *magistro Pelagio Eniquiz*

[69] Julio GONZÁLEZ, *Regesta de Fernando II*, p. 395 et p.467; Julio GONZÁLEZ, *El reino de Castilla en la época de Alfonso VIII*, II, n°563, p.966.
[70] Julio GONZÁLEZ, *El reino de Castilla en la época de Alfonso VIII*, II, n°372, p.642-645; III, n°690, p.221-222; n°765, p.335-336.

clerico meo, tandis que quatre ans plus tard une donation semblable est faite à *dilectissimo clerico meo et domus mee homini et creato dilecto Martino Rebolo*[71]. En 1209, Alphonse VIII de Castille fait don d'une terre à *dompno Petro, capellano regine, dilecto clerico meo*[72].

Les "clercs du roi" ne suivent pas forcément celui-ci lors des déplacements de la cour. En revanche, diverses donations font apparaître les noms d'individus plus étroitement liés à celle-ci. En février 1192 par exemple, le roi de Castille fera don d'une terre à son porte-étendard Martin Pérez, pour deux motifs, d'une part poussé par l'inspiration divine, de l'autre pour récompenser l'inventeur de pièces musicales – *partim divino intuitu, artim quia presentis vite usui aptus est examinatus cantilenarum inventor* -[73]. Mais le roi récompensa également son *almoxarife* Abu Omar Aben Fusen en juillet 1186 – *dilecto et fideli almoxerifo meo* -, certains de ses arbalètriers, comme García Núñez en juin 1201 puis juillet 1202 – *dilecto et fideli balistario meo de mea creatione* – ou Paschasius quatre ans plus tard – *dilecto balistario meo* -, ses *reposteros*, comme Fernando Sánchez en septembre 1201, puis en juillet 1204 et en avril 1210 – *dilecto et fideli repostario meo* –, son majordome en 1206 – *Petro Ferrandi, dilecti mayordomo meo* – après celui de la reine dix ans plus tôt - Garcia Martínez, *dilecto meo* -, des médecins, comme Gonzalo en mai 1184 ou maître Diego de Villar en juillet 1202 et en août 1209 – *dilecto meo, pro grato obsequio quod in sanandis meis hominibus vulneratis...* -, quelques personnages qui se sont occupés de ses affaires, comme Petre Vidas en 1210 – *pro multis et gratis obsequiis (...) in negociis meis* -, sans oublier ceux qui prirent part à l'éducation de ses enfants, comme les nourrices de ses filles Beringuela et Sancha ainsi que le majordome de l'infant Fernando[74].

Nous avons volontairement omis, dans cette liste, les individus qui furent récompensés par le roi "pour bons services" sans que leurs liens avec la cour soient attestés. Ici, en revanche, l'emploi du qualificatif *dilectus* met en évidence les liens personnels qui se créent, au sein de la cour, entre le roi et ses serviteurs, y compris ses médecins et certains de ses gardes. En décembre 1190, Alphonse VIII fait un acte en faveur de *magistro Mice, dilecto et fideli notario meo*[75]. La fréquentation de la cour, peut-être pendant leur jeunesse, explique également les relations de familiarité qui unissent le roi à certains prélats de son royaume: en octobre 1189, l'évêque Martin de Sigüenza est appelé par

---

[71] Julio GONZÁLEZ, *Regesta de Fernando II*, p.345, p.371 et 251-252, p.380, p.426. p.463, p.492. José María FERNÁNDEZ CATÓN, *Colección documental del archivo de la catedral de León*, t.V, n°1520.

[72] Julio GONZÁLEZ, *El reino de Castilla en la época de Alfonso VIII*, III, n° 844, p.478-479.

[73] *Ibidem*, III, n°580, p.35-37.

[74] *Ibidem*, II et III: n°457; n°705; n°721; n°785; n°709; n°762; n°865; n°654; n°784; n°849; n°722; n°878; n°530 et n°549; n°717. En août 1150, Alphonse VII l'Empereur avait fait une donation à son cuisinier, Juan Achui – *meo cocinario* – pour services rendus lors du siège de Cordoue (José María FERNÁNDEZ CATÓN, *Colección documental del archivo de la catedral de León*, t.V, León, 1990, n°1462). Le vocabulaire de la chancellerie royale de l'époque inclut ainsi un lexique varié de termes qui désignent les nobles, les officiers du palais et les hautes charges publiques (Maurilio PÉREZ GONZÁLEZ, *El latín de la cancillería castellana, 1158-1214*, Salamanca-León, Universidad, 1985, p.196-203).

Alphonse VIII *venerabilis viri et diserti domini Martini, Segontine episcopi, dilecti et familiaris amici mei*; quelques années plus tard, devenu archevêque de Tolède, Martin est qualifié par le roi de *prudentissimo viro et amicissimo meo* et la donation qui lui est faite l'est *in signum sinceri amoris et afectus quem erga vos gero*[76]. Le second évêque de Cuenca, Julián, est aussi appelé *karissimo ac venerabili amico meo* par Alphonse VIII en juillet 1203[77].

Lieu privilégié des largesses royales, lieu de rencontre et de mise en pratique d'un comportement spécifique, caractérisé par des valeurs culturelles et sociales nouvelles, la cour a donc joué un rôle primordial dans le mécénat littéraire et artistique de l'époque, en lui imprimant une orientation nouvelle. Au contraire de la période précédente, qui avait vu apparaître de nombreuses chroniques, qu'il s'agisse de *l'Historia Compostellana*, de *l'Historia Silense* à León, de l'*Historia Roderici*, de la *Chronica Najerensis* ou encore de la *Chronica Adefonsi Imperatoris*, à partir de la seconde moitié du XIIe siècle le mécénat royal favorise la diversité. La cour a directement soutenu l'oeuvre des troubadours, comme nous l'avons vu. Dans le royaume de León, elle a fourni à Martin de León les moyens de mener à terme son oeuvre: Lucas de Tuy rappelle en effet que Martin, perclus de rhumatismes, écrivait sur des tablettes de cire que sept écrivains, dus à la libéralité de la reine, transcrivaient ensuite sur du parchemin[78]. C'est également dans les milieux de cour que le chancelier du royaume de Castille, Diego García de Campos, rédigera quelques années plus tard, vers 1210-1218, le *Planeta* qu'il adresse à son successeur, l'archevêque de Tolède Rodrigo Jiménez de Rada. Et c'est sans doute dans ces mêmes milieux, qui accueillaient chevaliers, poètes, membres des Ordres Militaires, ambassadeurs, juristes et autres, et où étaient commentées les victoires et les défaites face aux musulmans que dut être élaboré le *Poema de mio Cid* (1207), tandis que le *Libro de Alexandre* se présente à la fois comme la preuve de l'intérêt que suscitait en Castille l'histoire antique – à l'époque où Benoit de Sainte-Maure rédigeait son *Histoire de Troie* et Gautier de Châtillon l'*Alexandreis* – et comme un manuel d'éducation princière[79].

Les largesses royales ont sans doute aidé aussi, quoiqu'indirectement, le développement de la production scientifique. Les traducteurs sont en plus grand nombre à partir de la seconde moitié du XIIe siècle, alors que de véritables écoles accueillent à Tolède les étudiants qui, venus d'Angleterre, d'Italie, d'Allemagne et même de Hongrie, se penchent sur les arcanes du *quadrivium*, apprennent l'arabe et dissertent sur la philosophie naturelle. C'est à Tolède que, pourvu d'un

---

[75] Julio GONZÁLEZ, *El reino de Castilla en la época de Alfonso VIII*, II, n°563, p.965-967.
[76] *Ibidem*, II, n°536, p.919-921; III, n°606, p.77-79.
[77] *Ibidem*, III, n°748, p.311-312.
[78] MIGNE, *Patrologie Latine*, 208, 9-11; Antonio VIÑAYO, "Santo Martino de León y su noticia histórica", *op.cit.*, p.339-350.
[79] Sur la date de composition et les caractéristiques du *Libro de Alexandre*, je renvoie à la thèse soutenue par Amaia ARIZABALETA, dont la publication est proche.

bénéfice ecclésiastique, Gundisalvus est le premier à tenter de concilier la philosophie arabe et la théologie chrétienne, en opérant un dépassement des idées avicenniennes qui aboutit à une mystique de l'union, démarche qu'il partage avec les métaphysiciens arabes de son temps[80]. Mais si Tolède paraît être l'un des berceaux de la philosophie naturelle, qu'illustra en particulier l'archidiacre Maurice, futur évêque de Burgos, dont les oeuvres furent interdites de lecture à la Sorbonne en 1215 et pour qui Marc de Tolède traduisit vers 1209-1213 le *Coran* et composa un recueil de textes d'Ibn Tumart[81], elle se forgea avant tout la réputation de centre d'étude de l'astrologie et de la géomancie. Giraud de Cambri, dans son *De instructione principis*, indique ainsi à propos de la prédiction de diverses catastrophes pour l'année 1185, que "*Hanc autem perturbationem tantam et mundi commotionem philosophi nostri temporis et astronomici tam Toletani similiter quoque et Appuli necnon et alii multi, per annum ante vel amplius ex planetarum cursibus et motibus arte magica providerunt et predixerunt*"[82]; Michel Scot, qui effectua diverses traductions en Espagne avant de fréquenter la cour de Frédéric II, rendra plus tard hommage à l'astronome tolédan auteur de la prédiction, *magister* Johannes Hispanus, archidiacre de Tolède puis évêque d'Albarracín, qui mourut en 1215[83]. Mais Tolède ne fut pas le seul centre où l'on connut la philosophie naturelle: Pedro Múñoz ou Múñiz, qui fut doyen du chapitre de la cathédrale de León avant de devenir évêque de sa ville en 1205, puis archevêque de Compostelle en 1206 – et donc chancelier du royaume de León -, avait soutenu une controverse intellectuelle avec Martin de León. Il laissa à son successeur, l'archevêque Bernard, une bibliothèque qui comprenait de nombreux ouvrages d'astronomie, de médecine, de philosophie naturelle et de mathématiques, et la postérité en fera un spécialiste en arts magiques et en nécromancie[84].

L'intérêt porté par les philosophes et les astronomes au monde naturel et à la raison humaine rejoint donc parfaitement celui qui caractérise un Diego García de Campos qui se penche,

---

[80] Alain de LIBÉRA, *La philosophie médiévale*, Paris, 1993, p. 157-159 et 349, affirme ainsi que Gundisalvus, premier introducteur d'Avicenne dans le monde latin, est pleinement un philosophe "espagnol": "En fait, qu'ils soient chrétiens ou musulmans, les métaphysiciens des années 1165 accomplissent le même geste philosophique: achever la philosophie péripatéticienne dans une mystique de l'union, la contemplation des intelligibles dans la connaissance de l'Absolu". Sur la pensée de Gundisalvus, archidiacre de Talavera entre 1157 et 1178, trop souvent confondu avec son contemporain, l'archidiacre de Cuéllar Dominicus Gundisalvi, voir Noburu KINOSHITA, *El pensamiento filosófico de Domingo Gundisalvi*, Salamanca, 1988.

[81] Marie-Thérèse d'ALVERNY & Georges VAJDA, "Marc de Tolède, traducteur d'Ibn Tumart", *Al-Andalus*, 17 (1951), p.99-141.

[82] *Monumenta Germaniae Hist.*, SS, t.27, p.404.

[83] Charles BURNETT, "*Magister Iohannes Hispanus*: Towards the Identity of a Toledan Translator", *Comprendre et maîtriser la nature au Moyen Age. Mélanges d'histoire des sciences offerts à Guy Beaujouan*, Paris-Genève, 1994, p.425-436.

[84] Manuel de CASTRO, "La biblioteca de los franciscanos de Val de Dios de Santiago (1222-1230)", *Archivo Ibero-Americano*, 53 (1993), p.151-162; Luis GARCIA BALLESTER, "Naturaleza y ciencia en la Castilla del siglo XIII. Los orígenes de una tradición: el *studium* franciscano de Santiago de Compostela (1222-1230)", *VI^{a} Semana de Estudios Medievales de Nájera (1995)*, Instituto de Estudios Riojanos, 1996, p.145-169; Antonio LÓPEZ FERREIRO, *Historia de la Santa A.M. Iglesia de Santiago de Compostela*, t.V, Santiago, 1902, p.73-74.

avec un oeil d'ethnographe, sur les moeurs et les coutumes des peuples de la terre, dont de nombreux représentants fréquentent la cour royale. La *curialitas* n'est pas seulement un mode de comportement qui passe par les jeux de mots et l'usage du rire, la manifestation de sentiments d'affection et d'amitié, et l'intérêt porté aux autres, elle est aussi inséparable d'un milieu intellectuel qui découvre les merveilles du monde et de la raison de l'homme. L'idéal de sagesse, que revendiquent des rois qui ont pris Salomon pour modèle[85], se forge au sein de la cour, *curialiter*.

Et c'est aussi comme de "nouveaux Salomons" que les rois favorisent par leurs largesses la production artistique. Les relations avec les architectes et maîtres d'oeuvres des grands édifices de l'époque témoignent d'une autre facette du mécénat royal, puisqu'elles révèlent qu'au-delà du simple financement des travaux, le roi suivait de très près leur bonne marche et entretenait avec les bâtisseurs des liens personnels. À Tolède, le maître d'oeuvre de la cathédrale, Fruchel légua ses biens au roi de Castille en l'adoptant – *cum ipse me in filium adoptaverit* -; en mai 1199, l'abbé Diego reçut les biens que le roi avait donnés en son temps à maître Garsion *fabricator* de l'église de Santo Domingo de la Calzada; en juillet 1203, Alphonse VIII récompensa *magistro Ricardo* et sa femme Alda pour la construction du monastère de Las Huelgas de Burgos – *pro laudabili obsequio quod in constructione Burgensis monasterii nostri Sancte Marie Regalis nobis exhibuistis* -[86]. Dans le royaume de León, Ferdinand II avait fait don, en février 1168, à maître Mateo *qui operis prefati Apostoli primatum obtines magisterium* d'une rente annuelle de 100 maravédis[87]. À la fin du siècle, la reine Beringuela se rendant aux prières de Martin de León fit construire à San Isidoro, nous dit Lucas de Tuy, un sanctuaire dédié à la Trinité où furent accumulées de nombreuses reliques[88].

Avec les règnes d'Alphonse VIII en Castille (1158-1214), de Ferdinand II et d'Alphonse IX en León (1156-1230), un nouveau mode de gouvernement s'est donc mis en place, qui n'a rien à envier à celui qui caractérisait à l'époque les règnes d'Henri II Plantagenêt (1145-1189) et de Philippe Auguste en France. La cour et les nouvelles valeurs qu'elle impose – les relations personnelles d'amitié avec le roi, la courtoisie, le savoir, le maniement de la poésie comme des armes, le rire et la dérision, l'intérêt pour l'"autre", le goût du merveilleux, le mécénat artistique – devinrent inséparables du concept de pouvoir royal. Le développement de la philosophie naturelle en Castille au cours de la première moitié du XIIIe siècle, la recréation de l'université de Salamanque par

---

[85] Adeline RUCQUOI, "El Rey Sabio: Cultura y poder en la monarquía medieval castellana", *Repoblación y Reconquista. Actas del III curso de cultura medieval*, Aguilar de Campoo, 1993, p.77-87.
[86] Julio GONZÁLEZ, *El reino de Castilla en la época de Alfonso VIII*, III, n°582, p.38-40; n°679, p.201-202; n°747, p.309-311..
[87] Julio GONZÁLEZ, *Regesta de Fernando II*, p.399.
[88] Lucas de Tuy, *De miraculis sancti Isidori*, cit. par Encarnación MARTÍN LÓPEZ, *Patrimonio cultural de San Isidoro de León. Documentos de los s.X-XIII*, León, 1995, p.201.

Ferdinand III en 1243, la présence de troubadours provençaux et espagnols[89], les traductions scientifiques, le mouvement littéraire connu sous le nom de *mester de clerecía*, les oeuvres historiques de Lucas de Tuy et Rodrigo Jiménez de Rada, la construction des cathédrales de Tolède et de Burgos, montrent que la politique culturelle antérieure n'avait pas été abandonnée, tandis que le roi maintenait avec ses officiers et ses prélats les relations d'*amicitia* qui se nouent au sein de la cour[90]. Alphonse X apparaît désormais, non plus comme l'inventeur d'un "concept culturel" caractérisé par le rôle de *rex magister*, la mise en oeuvre des traductions, l'intérêt pour l'histoire et la politique universitaire[91], mais comme l'héritier d'une longue tradition hispanique. Rares sont les historiens spécialistes du règne du roi Sage qui se soient penchés sur le rôle de la cour et sur ses valeurs spécifiques de "courtoisie", de lieu de joutes littéraires et poétiques, de centre de diffusion des nouvelles connaissances, de lieu de rencontres cosmopolites où se côtoient officiers du roi, grands du royaume, jeunes nobles, étrangers, juifs, musulmans, ambassadeurs et troubadours. La Seconde *Partida* indique que la cour est le lieu où le roi, ses officiers et ceux qui doivent le conseiller et le servir quotidiennement se réunissent, et où viennent ceux qui désirent l'honorer, ou réclament justice, ou sollicitent quelque chose; le roi y est entouré de sa famille, de ses officiers, des grands administrateurs du royaume, de ses conseillers, chapelains, médecins, majordome, porte-étendard et juges, et devait non seulement être modéré dans ses coutumes, bon connaisseur des savoirs de son temps, propre et richement vêtu, mais encore "connaître les hommes" – leur origine ou lignage, leurs coutumes et leurs exploits -, se montrer généraux et franc, et savoir enfin alterner les travaux et les loisirs. À la cour d'Alphonse X, le franciscain Juan Gil de Zamora, héritier de l'idée de *curialitas* comme de ses critiques, écrira que "*certe fortunati in omnibus, si adiscere voluerunt omnem curialitatem edocti et universum insinuamentum, nec stetit nisi per eos qui perfectionem omnem attingerent*"[92].

---

[89] En dehors des quelques troubadours indiqués par Manuel MILÁ Y FONTANALS, *De los trovadores..., op.cit.*, p.145-146, rappelons le nom de Maria Peres Balteyra (Pierre BLASCO, *Les chansons de Pero Garcia Burgalês*, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, 1984.

[90] Gonzalo Rodríguez est qualifié par le roi de *dilectus maiordomus meus* en novembre 1217; l'évêque Domingo d'Avila comme celui de Plasencia sont appelés *venerabili amico meo* en 1221; l'année suivante l'archevêque de Tolède figure comme *venerabili patri et amico meo*; l'abbé de Valladolid, Juan, est le *dilectus cancellarius noster* en 1226 et, en novembre 1231, García Álvarez et sa femme Urraca sont récompensés "*pro multis serviciis que mihi in nutriendo Alfonsum, filium meum primogenitum, facitis et fecistis*" (Julio GONZÁLEZ, *Reinado y diplomas de Fernando III*, t.II: *Diplomas, 1217-1232*, Córdoba, Monte de Piedad, 1983, nº 8, 145, 146, 153, 217, 370). L'évêque de León, Martín Fernández, fut pour sa part *alumpnus regis*, ce que rappelle l'Obituaire de la cathédrale en date du 4 avril à propos de Ferdinand III le Saint (Mauricio HERRERO JIMÉNEZ, *Colección documental del archivo de la catedral de León*, X *Obituarios medievales*, León, 1994, p.371).

[91] Francisco MÁRQUEZ VILLANUEVA, *El concepto cultural alfonsí*, Madrid, Mapfre, 1994, qui semble ignorer ou choisit d'ignorer les précédents de son "héros", Alphonse X.

[92] Fray Juan GIL DE ZAMORA, *De preconiis Hispanie*, éd. par Manuel de Castro y Castro, Madrid, 1955, p.73.